

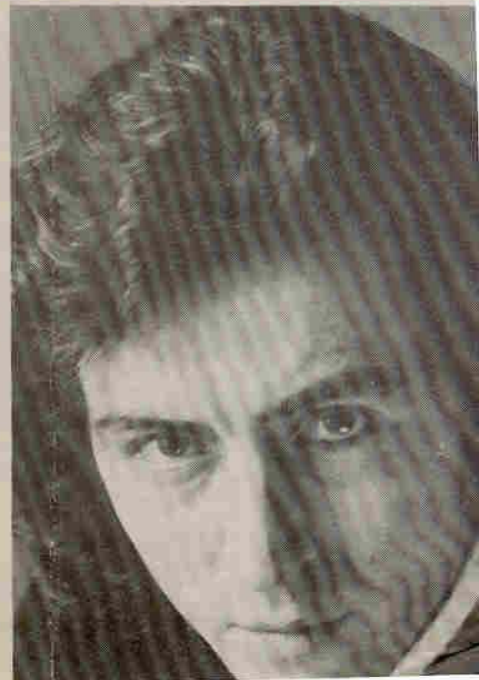


Pétain véhiculant Giscard, vu par Solo.

accusés d'intelligence avec l'ennemi, certains firent même de très honorables médailles de la Résistance. Il n'en reste moins qu'ils demeurent les plus beaux rons de ce fascisme à la française qui un vibrant sursaut nationaliste, ne voit rien devoir à Hitler ou à Mussolini. « face aux totalitarismes étrangers avant d'être totalitaires sont fondamentalement étrangers, la France a une mission est de fabriquer français. Mais aussi, surtout, de fabriquer fasciste, vraiment fasciste, authentiquement fasciste ».

Mais comment expliquer ce flot de révolutions, ce tohu-bohu de reniements opérés dans une joie un peu répugnante (Bernard-Henri Lévy insiste beaucoup sur le « pi » que tous ces pétainistes prirent à ce moment-là). Gaston Bergery, antifasciste notoire, Frossard, vétérans du socialisme, Spinasse, ex-ministre de Blum, Maurice Déat, éditeur de Proudhon, Lagard, héritier de Georges Sorel et du syndicalisme révolutionnaire, Yvetot, survivant des ouvriers du début du siècle... Qui ou quoi a poussé ces hommes dans les bras du Maréchal ? Bernard-Henri Lévy a une réponse et elle fait froid dans le dos : « Cette cohorte d'hommes étaient las de la démocratie ». Fatigués de la démocratie, du régime parlementaire, du suffrage

L'infamie discrète du fascisme made in France



Dans un livre violent et provocateur, "l'Idéologie française" (Grasset), Bernard-Henri Lévy dissèque le national-socialisme français. A lire si on ne craint pas les électrochocs !

PAR NICOLE CHAILLOT

ICONOCLASTE en tout genre, Bernard-Henri Lévy fracasse quelques-unes de nos plus profondes certitudes. Excessif, agaçant, brutal, partial, véhément mais toujours passionnant, il nous invite à refuser le miroir déformant dans lequel la douce France de notre imagerie d'Épinal politique se mire depuis quarante ans, dissimulant sous des paquets de fards le hideux chancre qui l'a défigurée pendant quatre ans. « La farce macabre a assez duré qui, de la gloire sinon de la mémoire des uns, fait l'alibi depuis quarante ans de l'amnésie des autres. Qu'il est temps en d'autres termes d'accepter de voir cette période et cette France pétainisée sous leurs vrais visages qui n'a pas grand-chose à voir avec celui de la légende. »

Culte du héros

Peu de chose à voir en effet avec l'enseignement qui nous fut dispensé sur cette sinistre période. La version le plus couramment répandue dans certains milieux étant la réévaluation quasi inconsciente d'une Résistance mythifiée et l'élaboration d'un culte du héros (Gabriel Péri, Guy Moquet, Jean Moulin) dont la gigantesque stature suffisait à camoufler tout le reste. Ça c'est la version de gauche, à l'usage des futurs petits militants nés dans les années quarante. Quant à la version de droite déjà douteuse et malhonnête, elle apparaît comme carrément crapuleuse à la lecture de « l'Idéologie française ». Comment croire, en effet, un seul instant au conte du vieillard bleu-blanc-rouge, faisant don de sa personne à la France afin de servir de rem-

part à la barbarie nazie. Alors qu'il n'est plus possible aujourd'hui de faire comme si le régime de Vichy n'avait pas, avec ses lois scélérates, été au-delà des volontés de l'occupant allemand, dépassant souvent ce dernier par son zèle infâme. « C'est à cela que la France doit la chance — qui très vite, deviendra son déshonneur — d'être le seul pays d'Europe vaincu à garder un Etat souverain. » Ceux qui ont tenté après la Libération de se faire passer pour de purs exécutants ont pris en fait « leurs responsabilités devant l'Histoire ». Et avec quel entrain, quel enthousiasme vainqueur !

« Pétain ou le Maréchal boute-en-train. Vichy ou l'euphorie, la sommation de gaieté ! Ce n'est point à pleurer ni à gémir que l'on invite la France, mais à bâtir et à jouir, à se réjouir et à construire. » C'est là que Bernard-Henri Lévy place l'épisode très mal connu et pourtant bien édifiant de l'école d'Uriage. Cet ancêtre de l'E.n.a., ce vase clos de matière grise pour pensées brunes vécut trente mois de jubilation créative, armant de jeunes cervelles bien faites à la défense de la Renovation nationale sous la houlette de professeurs fort connus.

Combien d'intellectuels, combien de syndicalistes, combien de militants de gauche sont-ils passés avec armes et bagages dans le camp de la Révolution nationale ? A l'énumération des noms de ces bons apôtres on reste pantois. Il faut dire qu'à force de nous brandir ainsi que des totems expiatoires les noms exécrés de Drieu, Doriot, Brasillach, on avait fini par oublier tous les autres, tous ceux qui sont passés au travers des mailles, tous les « malins » qui dès 1942, dès que leur cher Maréchal et sa révolution de pacotille ne furent plus français mais allemands, surent prendre à temps le virage (ainsi l'école d'Uriage passa-t-elle au maquis du Vercors dans la nuit de Noël 1941).

Aussi tout ceux-là ne furent-ils jamais



Bernard-Henri Lévy.

versel, bref las de la « gueuse », ce moine qui faisait déjà tant horreur à Péguy !

Comment ne pas songer en cet été 1980/81 à ces sirènes qui sussurent à l'oreille que les Français sont las de la politique que les élections présidentielles les laissent indifférents, mais qu'en revanche ils éprouvent un regain de jeunesse devant la candidature de celui qui proclame haut et fort que « Les gens qui font la politique nous font chier. » Citation qu'il faut rapprocher de celle du père fondateur du parti « proudhonno-sorélienne » qui déclara il y a un siècle et demi que « faire de la politique c'est se laver les mains dans le sang ». Curieuse continuité de l'insulte scatologique dans l'histoire du parlementarisme.

L'honneur d'être témoin à charge

Mais il y a pire ; c'est l'incroyable vengeance des textes de Pétain et de ceux du P.c.f. de juin 1940 à l'été 1941 — c'est à dire avant l'entrée dans la Résistance du parti communiste. Bien sûr on peut faire dire à des phrases sorties de leur contexte — et les communistes s'entendent mal — que quiconque à cet exercice littéraire mais l'accumulation paraît irréfutable. Dans ce duel « d'appels à la nation » à qui sera le plus convainquant dans l'armement et dégoulinant soutien à la Révolution nationale. Et surtout à qui le plus impitoyable dans le châtiement des « vrais traîtres », des « responsables malheureux de la France », c'est-à-dire dirigeants, socialistes et radicaux du Front populaire en prison. A cette occasion Bernard-Henri Lévy rappelle que François Billoux, dans une lettre au Maréchal, cite l'honneur d'être témoin à charge

procès de Riom qui allait s'ouvrir. Coup de chance pour l'image future du P.c.f., Pétain refusa ! N'oublions pas non plus que pendant que l'appareil dirigeant du P.c.f. rêvait « douze mois durant d'une version thorézienne de la révolution nationale », les Tillon, Hapiot, Debarge, Guingouin, avec quelques autres, tragiquement seuls il est vrai, organisaient déjà ce qui sera la Résistance.

Poursuivons la descente en enfer — car si le livre de Bernard-Henri Lévy se lit d'une traite, il n'est pas forcément une partie de plaisir — et touchons au carrément infâme maintenant. Si le fascisme français a été réalité il lui a bien fallu un terreau favorable. Engraissée par des décennies d'antisémitisme — n'avons-nous pas eu l'honneur d'être la patrie de l'affaire Dreyfus — la France fut une terre idéale pour que pût croître et prospérer cette fleur vénéneuse et vivace : le racisme.

« La France aux Français. Achetez français. Produisons français. » Ces slogans dont certains couvrent en ce mois de janvier 1981 les murs de Paris ne datent pourtant pas d'hier. Patrie de Gobineau auteur d'un « Essai sur l'inégalité des races humaines », de Drumont auteur de la « France juive » (un best seller), de Barrès, etc., la France fut un vivier pour antisémites et autres xénophobes de tous poils.

Fut, voire ! Une « xénophobie ordinaire qui fait que dans le Paris de 1980 encore, dans l'ombre de ses ministres qui distinguent leurs sujets selon qu'ils ont ou non « une bonne tête » — Alain Peyrefitte pour ne pas le nommer — un homme, une femme, un enfant sont proprement en danger de mort dès lors qu'ils ont le teint différent du nôtre ». Certes et ce n'est pas là le moindre mérite de ce livre par ailleurs si agaçant, d'apparaître comme quasiment prémonitoire. L'attentat de la rue Copernic, la chasse au faciès à Marseille, l'immonde « Lettre à mes amis juifs » du dénommé Jean-Marie Paupert publiée dans « le Monde », sans parler de l'affaire du bulldozer à Vitry sont venus depuis étayer la thèse inquiétante de la survivance d'un racisme souterrain toujours prêt à renaître de ses cendres pour peu que le paysage politique s'y prête.

Tout au long des chapitres où il traite du pétainisme, et de l'antisémitisme ainsi que des racines du fascisme français, Bernard-Henri Lévy est constamment intéressant, provocant, dérangeant, et même si on ne peut pas toujours le suivre jusqu'au bout de ses raisonnements trop souvent à l'emporte-pièce, on écoute son discours — puissamment soutenu par un travail de documentation remarquable — avec attention et gravité. En revanche quand il aborde « le fascisme aux couleurs de la France », que de réticences suscitent ses plongées dans un freudisme et une religiosité trop superficiels pour être pris au sérieux ! J'avoue n'avoir rien compris à la responsabilité des Mères (avec un grand M), dans l'élaboration de la mythologie fasciste. Bêtement sans doute j'avais jusqu'alors tendance à penser que les sociétés totalitaires sont plutôt mâles, patriarcales, et volontiers viriles. Et puis à trop vouloir traquer les « signes » on finit par perdre la piste...

Bernard-Henri Lévy n'est pas un historien et ne prétend pas à la rigueur scientifique d'un Fernand Braudel ou d'un Leroy-Ladurie. Il a une thèse à défendre — presque une mission — et n'épargne rien pour la rendre forte et crédible. Ni le sectarisme ni la mauvaise foi. Les polémistes ont-ils jamais agi autrement ? Aux lecteurs de faire le tri entre... la paille et le grain.

Mais reproche majeur à un livre encore une fois utile, salubre, nécessaire : tirant la sonnette d'alarme, avec une grande énergie, Bernard-Henri Lévy nous appelle à opposer à cette idéologie française qu'il dénonce une autre idéologie, seule capable d'y faire face. « D'un mot : c'est la démocratie, cette idée neuve, exotique et étrangement cernée de brumes, dans la France des « Lumières », de la « Liberté », des « Droits de l'homme ». » Ça lui écorcherait la bouche à Bernard-Henri Lévy, qui par ailleurs ne rend hommage dans son livre qu'à deux hommes politiques : Jaurès et Blum, de dire où cette démocratie qu'il appelle de ses vœux a une chance de vivre. A-t-il oublié, lui qui dénonce avec tant de virulence les lâches, les pleutres, les tièdes, qu'il arrive toujours un moment où il faut prendre parti ? ●